

LEB Suprême Pardon

Lorsque, brutalement, elle fut mise en présence du corps de son mari tué en un choc de cheval, ce fut un tel choc, un heurt si terrible qu'il sembla que tout son être allait se briser.

En cette première année de mariage, elle vivait un rêve, un rêve de bonheur immense comme dans ces légendes où les joies sont infinies et les félicités complètes. Pais, en une heure, l'effondrement, la chute, la fin irrémédiable de tous ses songes et de toutes ses tendresses. ... Aussi, pendant quinze jours, elle demeurait dans l'acablement muet et le torpé sans larmes, se refusant à toute consolation, repoussant tout soin, obstinée dans son désespoir farouche, voulant se réveiller dans sa détresse. On ne lui vint pas sur son pour sa vie. Pais, peu à peu, ses larmes se détendirent; elle pleura; les larmes sautèrent. Elle se repêta à la vie désoignée, mais affranchie de sa tragique révolte.

Toute lasse et lente dans ses grands habits de deuil où sa fragilité s'émoussait encore, elle voulut réorganiser son existence brisée, l'établir définitive; la continuer à tout jamais dans le souvenir, au milieu des choses familières. Elle vivait avec "sa" mémoire, lui parlant tout bas, s'envolant de "sa" présence invisible, gardant en elle l'âme envolée.

Et devenue très calme soudain, libre de ce tiraillement d'heures douces dont le parfum lui restait au cœur, riche de ce patrimoine de bonheur accumulé en quelques mois, très faible encore, elle allait par la maison vide accomplissant un pèlerinage d'adoration désoignée, sentant au cœur une douleur presque douce à tout revoir, tel quel, le décor de sa vie d'hier. Dans ce nid ouaté, nid d'amour et de poésie, rien ne serait changé. Sa vie s'arrêterait là, se figerait en cette heure de deuil unique. Elle demeurerait obstinément dans ce passé dont elle effluierait les souvenirs... délicatement, avec une crainte de les voir se tenir et s'effacer... une terreur de les trop caresser aussi, d'en user la saveur consolante et frêle.

Dans le bureau de "l'absent", elle s'arrêtait anxieuse, saisie pour la première fois peut-être d'un respect... C'était plus que le refuge intime de l'homme aimé, c'était le sanctuaire du poète, l'ombre mystérieuse où, dans le silence plein de chuchotements du rêve, s'élaboraient des œuvres belles... Elle avait toujours été un peu jalouse de ce travail quotidien. L'écrivain, trouvait-elle, faisait tort à l'amant; ces heures de solitude et de recueillement étaient des heures volées à sa tendresse, et quand, dans les grands yeux de l'aimé, elle voyait passer des ombres inconnues et des voix de songes, elle s'irritait de ne pas comprendre, de ne pas se rélever seule dans sa pensée. Et, à cette heure de dernier pèlerinage, tremblante, elle explorait les tiroirs soigneusement clos du secrétaire. Elle rangeait ce meuble tout personnel où jamais sa main légère n'avait eu l'autorisation de s'égarer.

Mais, au fait, quel n'était pas, il fallait violer cet impénétrable refuge qui possédait toute l'âme, ce secret que renferme toute vie, ces intimités si closes qu'on ne les montre pas toujours même à ceux qu'on aime le plus. C'étaient des notes sans suite, des projets de pièces, des ébauches de poèmes; le tout d'une écriture inégale, raturée, des essais et des débats, comme les coups d'aile hésitants de l'âme qui s'essaye.

Toute timide devant ces choses dont elle sentait la beauté sans la bien comprendre, elle lisait pieusement, songeant pour la première fois de sa vie qu'il aurait pu être un grand homme... que sa jeunesse si vite brisée promettait de la gloire, et qu'elle aurait pu, un jour, être associée à son triomphe. En tout cas, il serait "son grand homme", à elle... Ces essais, ces notes, ces quelques volumes prêts pour l'édition, elle les garderait jalousement pour elle seule... A elle sa pensée comme avait été son cœur... à elle seule!

Oublieuse, elle allait clore le tiroir sur les chères reliques... Un paquet de lettres s'en échappa, des lettres longues, pressées, sentées d'un simple fil... Une écriture fine, égale... des lettres de fumées.

Un vertige la saisit: une anxiété la couvra comme au bord d'un abîme sur lequel elle n'ose se pencher... Elle a peur de sa voir... Une rage douloureuse l'oppresse... Elle lit...

C'est toute une correspondance suivie, régulièrement datée, de plusieurs années, de trois ans... Des lettres tendres, d'une tendresse délicate et humble, pleines d'un de ces dévouements qui se cachent, remplie d'une de ces passions contenues, qui du-

me apprendrait brutalement la terrible disparition! Ce serait finir en drame l'intellectuelle idylle! Et, avec un roulement féroce, elle songeait au coup qu'elle allait porter, à la douleur qu'elle préparait... Elle voyait son ennemi défilant à l'ouverture du livre imprimé—et cette vision lui était délectable.

A la hâte, d'une main nerveuse, elle ouvrit le billet, cherchant l'adresse... Instinctivement, elle relisait, aiguillait sa jalouse.

Et voilà que, soudain, une lumière glisse sur son âme... Elle s'arrête à ces mots et rentre en elle-même.

"La mission du poète..." L'ai-je comprise, cette mission? L'ai-je secondé, cet apostolat? En haut ma vie à celle de l'aimé, en bas je pris sur les charges et les obligations? L'ai-je été la compagne qui soutient aux heures lourdes, la confidente muette, l'associée?... Elle se pose ces questions avec effroi... et la conscience répond cruellement sinistre... "Tu as rétrogi la vie de ton mari par ta futile tyrannie et ton absorbante frivolité..." Puis l'interrogatoire reprend, plus doucement et plus pressant:

"Vous leur apprendrez que c'est souvent de ses larmes qu'on fait le bonheur des autres..." L'ai-je songé à cela? Ai-je pratiqué le souverain sacrifice qui se cache... l'oubli de soi?... Ai-je acheté d'un seul renoncement une joie pour lui?... Non... Jamais. Il n'a pu me dire, à moi: "Tu m'as reconforté." Jamais, quand il était triste, je n'ai su trouver les mots qui endorment la peine et font sourire... Je ne suis pas "l'amie infiniment" qui se penche sur l'âme obérée, lui parlant tout bas de peur d'effaroucher le rêve! Elle, "l'autre", s'il était cela... C'est pour cela qu'il alla à elle, et lui demanda ce que je ne pouvais lui donner, l'appui moral, le secours qu'il faut à l'âme fragile du poète aux heures où elle doute... Je fais, moi, la femme qui ne sait pas aimer... Et elle ne sent pas de révolte... mais une peine infinie, un remords d'avoir mal compris le dévouement et mal pratiqué l'amour.

Il lui vient une pitié pour cet homme d'élite qu'elle a méconnu... Elle devine que, sans ses accents de calme et de grande bonté, il avait des débauches invisibles... Elle sent qu'il a dû souffrir, souffrir de sa légèreté égoïste, de ses maladresses inconscientes, de tous ces malentendus involontaires qui font mal aux âmes fines.

Oh! le regret de savoir trop tard, de ne pouvoir réparer! Tout d'un coup, elle tressaille... Oui, à ce malheureux qui a pleuré tout bas... à celui qui a souffert par elle... elle offrira la plus héroïque des expiations.

Toute pâle, se redressant en une indomptable résolution, elle trace ces quelques lignes:

"Je sais l'amie que vous fûtes pour lui, l'amie fidèle... Moi seule veux donc vous apprendre qu'il est mort. Il n'a pu dire adieu à personne, c'est donc à moi de vous dire: Merçi pour le bien que vous lui avez fait..."

C'en était plus que ses forces ne le permettaient.

Livide, se tournant vers le portrait du mort, elle le regarda longuement, les yeux pleins d'un songe triste... Pais, avec un geste d'offrande, tendant vers lui ses deux bras suppliants, elle pria dans un sanglot: "Maintenant, Tu me pardonneras, puisque je "lui" ai pardonné!"

me apprendrait brutalement la terrible disparition! Ce serait finir en drame l'intellectuelle idylle! Et, avec un roulement féroce, elle songeait au coup qu'elle allait porter, à la douleur qu'elle préparait... Elle voyait son ennemi défilant à l'ouverture du livre imprimé—et cette vision lui était délectable.

A la hâte, d'une main nerveuse, elle ouvrit le billet, cherchant l'adresse... Instinctivement, elle relisait, aiguillait sa jalouse.

Et voilà que, soudain, une lumière glisse sur son âme... Elle s'arrête à ces mots et rentre en elle-même.

"La mission du poète..." L'ai-je comprise, cette mission? L'ai-je secondé, cet apostolat? En haut ma vie à celle de l'aimé, en bas je pris sur les charges et les obligations? L'ai-je été la compagne qui soutient aux heures lourdes, la confidente muette, l'associée?... Elle se pose ces questions avec effroi... et la conscience répond cruellement sinistre... "Tu as rétrogi la vie de ton mari par ta futile tyrannie et ton absorbante frivolité..." Puis l'interrogatoire reprend, plus doucement et plus pressant:

"Vous leur apprendrez que c'est souvent de ses larmes qu'on fait le bonheur des autres..." L'ai-je songé à cela? Ai-je pratiqué le souverain sacrifice qui se cache... l'oubli de soi?... Ai-je acheté d'un seul renoncement une joie pour lui?... Non... Jamais. Il n'a pu me dire, à moi: "Tu m'as reconforté." Jamais, quand il était triste, je n'ai su trouver les mots qui endorment la peine et font sourire... Je ne suis pas "l'amie infiniment" qui se penche sur l'âme obérée, lui parlant tout bas de peur d'effaroucher le rêve! Elle, "l'autre", s'il était cela... C'est pour cela qu'il alla à elle, et lui demanda ce que je ne pouvais lui donner, l'appui moral, le secours qu'il faut à l'âme fragile du poète aux heures où elle doute... Je fais, moi, la femme qui ne sait pas aimer... Et elle ne sent pas de révolte... mais une peine infinie, un remords d'avoir mal compris le dévouement et mal pratiqué l'amour.

Il lui vient une pitié pour cet homme d'élite qu'elle a méconnu... Elle devine que, sans ses accents de calme et de grande bonté, il avait des débauches invisibles... Elle sent qu'il a dû souffrir, souffrir de sa légèreté égoïste, de ses maladresses inconscientes, de tous ces malentendus involontaires qui font mal aux âmes fines.

Oh! le regret de savoir trop tard, de ne pouvoir réparer! Tout d'un coup, elle tressaille... Oui, à ce malheureux qui a pleuré tout bas... à celui qui a souffert par elle... elle offrira la plus héroïque des expiations.

Toute pâle, se redressant en une indomptable résolution, elle trace ces quelques lignes:

"Je sais l'amie que vous fûtes pour lui, l'amie fidèle... Moi seule veux donc vous apprendre qu'il est mort. Il n'a pu dire adieu à personne, c'est donc à moi de vous dire: Merçi pour le bien que vous lui avez fait..."

C'en était plus que ses forces ne le permettaient.

Livide, se tournant vers le portrait du mort, elle le regarda longuement, les yeux pleins d'un songe triste... Pais, avec un geste d'offrande, tendant vers lui ses deux bras suppliants, elle pria dans un sanglot: "Maintenant, Tu me pardonneras, puisque je "lui" ai pardonné!"

Les Prussiens nous poursuivraient en tirant sur nous. Vingt fois nous avons failli être pris, et, sans le général Estancelin et ses cavaliers, nous étions perdus, d'autant plus que nous jetions comme tout des proclamations de "Victor Hugo, engageant les soldats allemands à ne pas tirer sur les Français."

Dans un rapport du comte Doyl de Graville, commandant les mobilisés de la Seine-Inférieure dans la colonne qui opérait, le 29 septembre, sous mes ordres, je lis cette phrase: "Quant à la descente du ballon parti de Paris le 29 septembre, et avec lequel nous échangeons des signaux de sympathie grâce à votre présence, il n'a pas tombé au pouvoir des Allemands, et s'écrasant rassuré, sur la terre, a pu serrer des mains françaises."

Une conscription nationale a été ouverte il y a quelques années.

Le sculpteur Barthold a exécuté le motif du monument.

Depuis lors, ce travail, oublié sans doute dans quelque hangar, attend le jour où il sera exposé à sa place aux yeux du public et où la cérémonie de l'inauguration sera une récompense et une réparation.

Les inquiétudes extérieures, qui, ces derniers temps, faisaient craindre que de nouveaux la France se fût obligée d'en appeler une fois de plus au patriotisme de tous les citoyens, et la lecture des pièces officielles et authentiques que je viens de mettre sous vos yeux me font penser que vous voudrez bien prendre en considération la demande que je vous adresse."

Nul n'était plus qualifié pour défendre la mémoire des aéronautes parisiens, que le général Estancelin qui, le 29 septembre 1870, conduisit près de Paris la colonne de troupe qui sauva des mains des Prussiens les aéronautes poursuivis par les Allemands.

Le sauvage.

Comme le dîner finissait, au milieu de fracas des assiettes et de l'argenterie, quelq'un prononça le nom de Grenelle. Un sourire éclaira le visage de Mme L... qui se penchait vers moi et dit à mi-voix:

—Grenelle me rappelle toujours une histoire amusante qui m'arriva aux premières années de mon mariage: une histoire de sauvage.

—Oh! madame, suppliai-je, veuillez nous la conter!

Mon exclamation fit taire tout tapage; chacun écoutait, le visage tendu vers Mme L...

—Au temps dont je vous parle, commençait-elle, Grenelle n'était encore qu'une petite ville de province, composée d'aisines, de quelques vieilles maisons qui nous appartenaient et dont je visitais parfois les habitants très misérables, enfin de gentils hôtels entourés de jardins. Nous habitions, mon mari et moi, l'une de ces maisonnettes; nous connaissions intimement tous nos voisins, propriétaires de ces cotons logis; et nous nous réunissions tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, le plus souvent possible.

C'était la foire à Grenelle. Près-midi ou se passa mon aventure, et nous nous y dirigeâmes en bande joyeuse, décidés à bien nous amuser. Dans l'un des théâtres ambulants de la place, une troupe de sauvages exécutait les tours de force les plus extraordinaires, et surtout les grimaces les plus effrayantes. Un seul d'entre eux, depuis mon entrée, ne bougeait de place; on eût dit que ma figure l'avait hypnotisé; il me fixait avec des yeux ronds où brillait un regard moitié farouche et moitié effrayé. Nos joyeux amis ne perdirent pas cette occasion si bonne de taquiner mon mari:

—Monsieur, vous ne devriez vraiment pas le laisser faire, il est capable de vous enlever votre femme à la sortie, tout à l'heure.

Et précisément, dans la boucaille de la sortie, comme je me trouvais la dernière, séparée de mon mari et de nos compagnons, le sauvage s'approcha de moi, et d'un air subitement suppliant me murmura vite à l'oreille une phrase que moi seule entendis. J'eus tout à coup une folle envie de rire, mais affectant une physionomie impassible, je rejoignis notre bande qui m'attendait un peu plus loin:

—Je l'avais bien dit, me cria une voix moqueuse, il vous a fait bien sûr une déclaration. Il se serait mis à genoux s'il avait osé. Voyons, soyez franche, que vous a-t-il dit!

—Mais, répliquai-je, c'est un secret; je ne le confierai pas.

Comme vous le pensez bien, l'incident ne s'arrêta pas là, et durant notre retour les taquineries accablèrent mon pauvre mari:

—Il est certain, lui disait-on, qu'à votre place je ne serais pas tranquille. Qui sait, il nous aurait peut-être des yeux pour savoir où vous demeurez; ces sauvages

citadins—et grand "patriote", un témoignage du terrible Saint-Simon, qui n'avait point, comme on sait, d'indulgence et encore moins de compliments à l'égard de ses contemporains.

Bien que la présidence d'une telle inauguration revint en bonne logique au ministre de l'Instruction publique M. Bienvenu-Martin, qui, en sa qualité de népoteur de l'époque, exaltera la mémoire de Vauban.

DEPECHE

Télégraphiques

Réunion religieuse.

New York, 9 septembre.—Les plans de la grande assemblée religieuse qui aura lieu dans cette ville du 15 au 21 novembre sous le titre de "Inter-Church Conference on Education" sont à peu près terminés.

La réunion qui aura lieu dans la Salle Carnegie, sera la première dans l'histoire religieuse des Etats-Unis, à laquelle des délégués auront été officiellement nommés par les différentes dénominations protestantes. Vingt-quatre corps religieux ayant en moyenne de plus de 18 000,000 de membres seront représentés par 500 ou 600 délégués.

Pendant les six jours de la conférence, les hommes les plus éminents de presque tous les corps Protestants du pays prononceront des discours, entre autres cinq évêques de l'Eglise Episcopale, six évêques de l'Eglise Méthodiste du Sud, deux évêques Moraves.

Des laïques distingués se feront aussi entendre. L'un d'eux sera le vice-président Fairbank. Les autres comprennent le gouverneur Higgins, le maire McLellan, les juges Harlan et Brewer, de la cour suprême des Etats-Unis, le secrétaire d'Etat Root, le sénateur Beveridge, le l'Indiana, le juge Groscup, de Chicago, le jug-Gray, de la cour de Circuit des Etats-Unis et John Wanamaker.

Les collèges et universités seront représentés par leurs présidents, y compris le président King de Oberlin, Tucker de Dartmouth, France de Brown, Hill, du Séminaire Union et le Prof. Von Dike de Princeton.

HEURES D'ANGOISSE.

Chicago, 9 septembre.—Une dépêche de Stockton, Co., au "Record Herald" dit que Mme Abraham Coulter a voyagé de Reno, Nev., à Carvers, dans le comté Tuolumne, de cet Etat tenant dans ses bras comme s'il vivait son enfant qui était mort sur le train, et s'efforçant de retenir ses larmes pour ne pas attirer l'attention du conducteur du train dans lequel elle se trouvait.

Elle est arrivée hier à Carvers, où son mari, qui l'avait précédée de quelques mois, lui avait préparé une résidence.

Nouveau poste.

Washington, 9 septembre.—Il a été annoncé au département d'Etat aujourd'hui que J. Martin Miller qui fut nommé consul à Aix-la-Chapelle, mais auquel le gouvernement allemand refusa un exequatur a été nommé consul général à Auckland, Nouvelle Zélande, et que le consul général Dillingham à Auckland prendra le poste à Aix-la-Chapelle.

Dîner japonais.

New York, 9 septembre.—Le baron Komura et M. Takahira ont été invités à dîner hier soir par leurs compatriotes, dans un restaurant de la Cinquième avenue.

Quatorze personnes assistaient au dîner.

A l'exception des garçons de salle toutes les personnes présentes appartenaient à la nationalité japonaise et les discours qui ont duré trois heures ont tous été prononcés dans la langue niponne. Les troubles de Tokio ont été le principal sujet de discussion.

Traité secret.

New York, 9 septembre.—Une dépêche de Londres au "World" annonce qu'un traité secret a été conclu entre les empereurs de Russie et du Japon.

—New York, 9 septembre.—Le baron de Rosen a énergiquement démenti aujourd'hui le rapport de Londres au "World" annonçant qu'un traité secret avait été conclu entre le Tzar et le Mikado. M. de Rosen a déclaré que ce rapport était absurde.

A ST-PETERSBOURG.

St Pétersbourg, 9 septembre.—Les troubles qui ont éclaté dans différentes villes du Japon ont jeté un certain malaise dans les cercles diplomatiques et officiels de St Pétersbourg.

Ce malaise est encore augmenté du fait qu'il est impossible de savoir si un armistice a été conclu, fait qui paraît tout à fait probable, car les derniers rapports de Mandchourie annoncent de constantes émeutes entre les postes avancées. La Bourse se ressent de cette incertitude. Le 4 innérial a ouvert à 89 3/4 et a clos à 89 5/8.

LA FEMME AU JAPON.

La "Revue de Paris" publie des notes d'un Japonais, Noami Tamura, qui, ayant habité l'Amérique, y trouva les femmes fort différentes de celles de son pays. En Occident, dit-il, on ne peut guère se marier sans faire la cour à une femme et l'on s'y marie quelquefois par amour. C'est une sorte de mariage qui n'est pas inconnue, car une seule chose nous préoccupe, l'idée de race. Un Japonais épouse une famille plutôt qu'une femme; aussi n'est-ce point lui qui choisit, mais son père. A peine si on consulte le principal intéressé. Souvent il n'a jamais vu sa future épouse, car on tient jalousement séparés les enfants des deux sexes. Quand il est admis à la voir, il y a trois manières de la lui présenter. On bien il va faire visite à ses futurs beaux-parents et la jeune fille apparaît trois minutes pour offrir le thé; ou il est attendu que les deux familles se croisent en promenade sur tel pont; ou enfin, c'est la manière la plus agréable, elles vont au théâtre dans la même loge. Après l'une de ces brèves rencontres, les deux jeunes gens doivent se décider. Une fois mariée, la femme change de costume et se rase les sourcils; autrefois elle se laquait les dents. Pendant sa lune de miel, elle habite d'abord chez ses beaux-parents; elle doit se lever de grand matin pour aller leur demander comment ils ont passé la nuit; vers le cinquième jour, elle fait un peu de couture pour leur montrer son habileté; ensuite elle retourne pour quelques jours dans sa famille où son mari va la voir; quelquefois elle n'en vient plus partir. La femme mariée doit travailler beaucoup, être la servante de son mari et ne pas trop parler, car elle est inférieure et "impure comme le bouc". Elle doit même tolérer, sans se plaindre, le voisinage d'une concubine. Quand elle a donné le jour à un garçon, sa condition s'améliore, car elle a satisfait à l'idée de race. Mais elle ne commence à être heureuse qu'en devenant belle-mère; elle se venge alors sur sa bru de son long esclavage.

NOCES D'OR.

C'étaient celles de l'entente cordiale, que l'on aurait pu célébrer ces jours derniers, car il y avait cinquante ans que la reine Victoria, accompagnée du prince de Galles, qui est devenu S. M. Edouard VII, visitait Paris au milieu des ovations.

L'Exposition de 1855 battait son plein au palais de l'Industrie, tout récemment inauguré, et que l'on considérait alors comme la huitième merveille du monde.

L'empereur Napoléon III venait de recevoir de l'armée d'Orient la nouvelle de la victoire de la Thérèse, remportée par les troupes franco-anglaises, et il la transmettait aussitôt à la gracieuse souveraine.

Leurs Majestés inauguraient dans Paris que s'ouvrait le nouvel hôtel de la Ville et que l'Empereur baptisait gaillardement: avenue Victoria.

Et, comme le schah de Perse fut toujours, —qu'il s'appelât Nasser-ed-Dine ou Mouzaffer-ed-Dine,—de la grande actualité parisienne, le père du souverain persan actuel signait, en cette fin d'août 1855, le traité d'amitié et de commerce qui, plus solide que jamais après un demi-siècle, lie encore la France en 1905.

Statue de Vauban.

L'on va inaugurer, vers le 25 septembre, à Saint-Léger de Foucherets, petite localité voisine de Sébastien Le Prestre, marquis de Vauban, ingénieur et brigadier général des armées du Roi, constructeur de presque toutes les fortifications territoriales de la France, inventeur des troupes du génie, instigateur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis—que Louis XIV créa, sur ses conseils—taoicien de premier ordre et économiste de haut mérite, mais surtout bienfaiteur public —il améliora le système des irrigations maraichères, s'occupa des conditions hygiéniques dans lesquelles vivaient les

ASTROLOGIE.

- Du 1er au 22, ce mois est sous l'influence de la Vierge et du 23 au 30 sous celle de la balance. Comme les Gémeaux, la Vierge est un signe double, il occasionne souvent des dangers dans le bas âge et des revers de faiblesse après la 30e année. Ce signe n'annonce que peu d'héritages et encore ils sont souvent contestés.
- Les personnes nées en septembre le-
- 1er. Atront des tendances à la vie monacale.
 2. Contracteront un mariage très tardif.
 3. Caractère actif, intelligent et ouvert.
 4. Caractère dissimulé et sombre.
 5. Esprit calme et réfléchi, pacifique.
 6. Vie très laborieuse et sévère.
 7. Amour des plaisirs passés à l'extrême limite.
 8. Forte précoce. Vocation du célibat.
 9. Avenir paisible à l'abri des revers.
 10. Vie calme à la campagne.
 11. Epousera personne du monde.
 12. Intimité, querelles avec les siens.
 13. Fortune par spéculation.
 14. Amour partagé. Mariage heureux.
 15. Bénédiction et fortune dans navigation.
 16. Menaces de blessures entre 8 et 12 ans.
 17. Chute dans des pièges grossiers.
 18. Amour de l'idéal. Cœur pur.
 19. Ardeur au travail, fortune considérable.
 20. Mariage riche, mais malheureux.
 21. Caractère enclin aux idées religieuses.
 22. Menace de maladies mentales.
 23. Caractère hardi et belliqueux.
 24. Caractère contemplatif.
 25. Vie difficile, amour menacé.
 26. Chances de fortune tardives.
 27. Esprit crédule peu développé.
 28. Vie laborieuse et de servitude.
 29. Caractère trop prompt à se lier.
 30. Tribulations nombreuses.

Téléphonie sous-marine.

On vient de faire des expériences qui intéressent toutes les marines du monde, et dont les résultats ont été surprenants. Il s'agissait de signaux sous-marine pouvant être compris de navire à navire, en mer.

Les expériences ont eu lieu sous la direction de l'amiral anglais, dans la Manche, entre le yacht "Irene", appartenant aux services de la marine, et le bateau-fan des bancs de Goodwin.

Les signaux s'entendirent jusqu'à la distance de plus de dix kilomètres, avec une grande netteté. Le récepteur, sorte d'appareil téléphonique, était installé dans la chambre des cartes de "l'Irene" et deux fils en cuivre le relient à deux petits récepteurs placés dans la quille du navire. Une cloche, appliquée sous le bateau-fan, était frappée sous l'eau à intervalles interrompus et les sons arrivaient distinctement à l'appareil de "l'Irene".

Il y a là une invention qui, par temps de brouillard, peut rendre les plus grands services.

RETOUR DE BAL.

La nuit était douce mais sombre. Très mauvais le chemin. Pour diriger vos pas dans l'ombre, Je vous donnai la main. Plus loin j'aurais bien pu vous rendre la liberté! Mais l'oubli de vous reprendre Le doit prêt. Etait-ce oublié? Etait-ce un rêve? Je ne sais pas. Une main est parfois très douce (l'oise.

Qui parle bas? Lors, une étoile vint lui sourire Soudainement. Et je la vis un jour sourire Au firmament.